

## Le Troubadour

Conseil d'écoute pendant la lecture :

<https://www.youtube.com/watch?v=-j4uFTdfTn8>

Il n'est pas un lieu qui accueille la vie sans que la musique ne l'accompagne.  
Depuis toujours.

Deux claves de bois frappées en cadence suffisent amplement à la faire naître, tout comme un marteau sur l'enclume, un chant de merle ou le vent dans les saules.

Et c'est sans aucun doute, dans notre bon Royaume, que la Musique avait trouvé tous les moyens de vivre, dans toutes ses formes et de toutes les façons.

Le Carnyx qu'un souffle puissant fait résonner, l'entêtante mélodie du piccolo ou le hautbois des hautes cours le dispute à l'agaçant rebec ou l'envoûtante vielle à roue. Qu'elle vienne d'une anche solitaire ou d'un orchestre de cent cuivres, la musique porte les plus nobles sentiments, apaise les cœurs meurtris et nourrit les amours naissants...

Et c'est ici, au Royaume, qu'est né le plus grand troubadour de tous les temps.  
Sa vie serait une chanson, les chansons avaient fait sa vie.

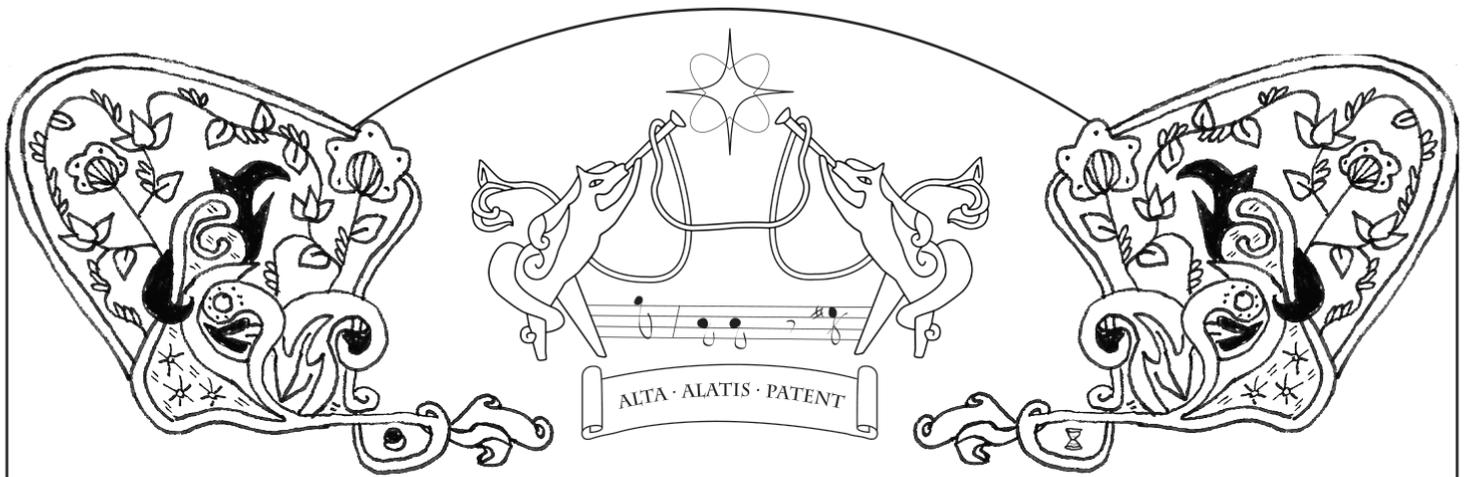
Bernat était né dans une ferme, aux abords du village de Ventadorn.

C'était un pays difficile à vivre. Son père, et avant lui, le père de son père, avaient travaillé durement pour bâtir la mesure et nourrir les enfants. Levé avant le soleil et couché largement après, ici rien ne venait sans effort. Sa mère, ses frères et ses sœurs faisaient de même, car ici, on avait toujours vécu comme cela.

La famille ne possédait rien que ce lopin de terre, un troupeau de chèvres, quelques arpents de vignes...

Pour autant, il y avait de l'amour et même de la tendresse dans cette famille. Chaque fin de labour, sous la douce lumière du soir et près du feu qui réchauffait la troupe, l'un contait, l'autre jouait de la musique, l'une chantait et l'autre dansait. De tous, Bernat était le plus doué, car il savait tous les arts du divertissement.





Bernat, cadet de la fratrie, tout en menant le troupeau sur son chemin de pierres, rêvait d'une ville étrangère, une ville de filles et de jeux. Il voulait vivre d'autres manières, dans un autre milieu. Quand il s'en ouvrait à sa mère, cherchant peut-être son approbation, et devant son sourire triste, il lui disait :

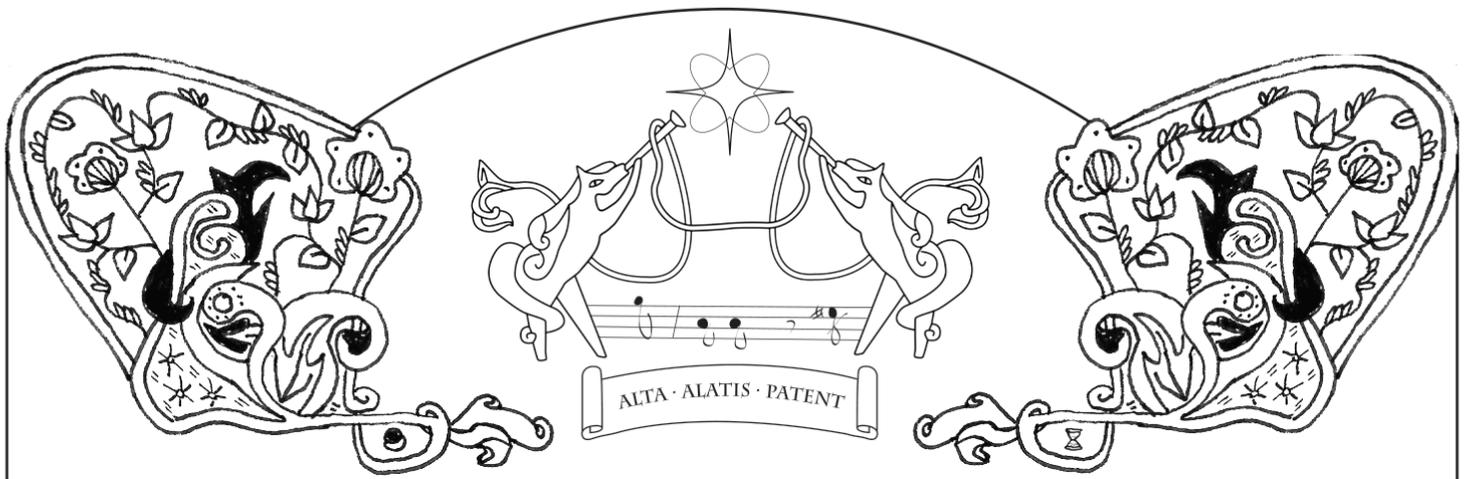
- *"Je partirai demain si je veux, j'ai la force qu'il faut pour le faire et j'irai trouver mieux"*

Alors un jour, il fit son bagage, embrassa chacun et quitta la ferme.

De mémoire de parents, aucune larme d'aucune mère n'avaient jamais empêché un enfant de partir... Ni le visage fermé de son père, ni les encouragements affligés de sa fratrie. Ni même son amour de jeunesse, la petite Marie, à qui il avait tant fait de promesses inconséquentes. A qui il avait dédié sa première œuvre, un bijou de fin 'Amor, à la fois candide et sincère...

Ainsi il prit la route, armé de sa guiterne et de son enthousiasme.





Il avait fait le tour du Royaume, en tous sens et en tout temps, sur les chemins de traverse.

A la belle saison, il couchait à la belle étoile, si la lune était clémente, il composait une ode à la reine sélénite. Tout autant pour une primevère ou un chant d'alouette...

L'hiver, il se faisait offrir le gîte dans les châteaux des rois de naguère. Si un roi mariait sa fille, il écrivait un récit courtois, un fin 'Amor. Si un enfant venait à naître, il improvisait une berceuse. Si un aïeul venait à mourir, il élaborait un planh, sorte de déploration funèbre à la gloire du mort. Parfois, notre héros, composait un sirventès pour un seigneur revanchard...

Quand Bernat rencontrait un confrère, pourvu qu'il ait du répondant, ils s'affrontaient dans une tensoun, entre brocarde et respect mutuel. S'il rencontrait une musicienne, ils forgeaient une alba, un dialogue amoureux, entre noblesse et frivolité. Parfois, lors de festivités villageoises, ils étaient trois ou quatre troubadours. Alors, faisant montre de la plus grande finesse d'esprit, Bernat lançait un partimen, mettant au défi ses interlocuteurs.

La plupart du temps, et c'est ainsi qu'il mangeait à sa faim, il avait dans sa besace de musicien, des rondeaux, des bransles et des virelais, pour jouer jusqu'au petit matin.

Alors résonnait sur le pavé des places de village, le claquement sourd des sabots et les rires des paysans...

Bernat de Ventadorn était maintenant auréolé d'un grand prestige. Sa réputation le précédait. Il n'était pas rare que l'on vienne à son devant pour le convier à une noce, ou une fête votive. Il répondait positivement à toutes les demandes. Tel était sa fonction, sa raison d'être, mettre en musique la Vie, jusqu'à la Mort.

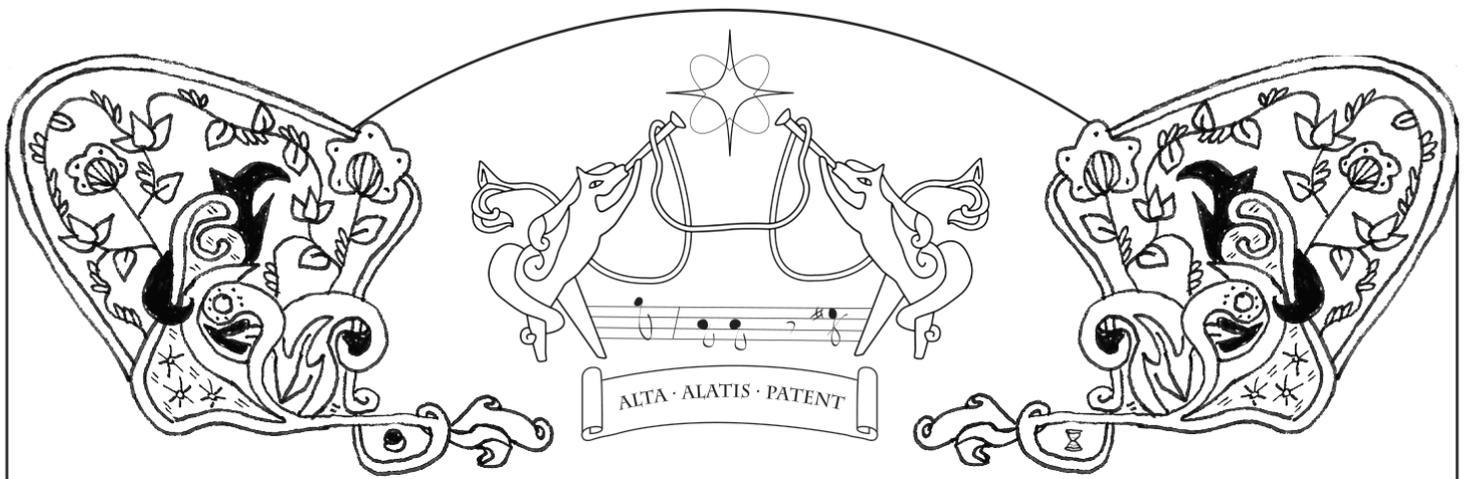
Et comme sur toute chose, le temps fait son œuvre.

Son visage est maintenant marqué des rides de l'âge. Son pas s'est ralenti. Son dos s'est courbé. Seul son œil brillant révèle encore toute la fraîcheur de son esprit.

Et puis il est pensif. Il s'abîme parfois dans de longues réflexions. Au soir de sa vie, comme tout humain, il se questionne.

Qu'en était-il de son idéal ? Était-il devenu l'homme qu'il souhaitait ? Son art qui servait tant de causes avait-il servi la sienne ? Qu'avait-il réellement construit ?





La sentence était sévère. Il n'avait finalement rien trouvé de ce qu'il désirait, tout n'était que vanité et rêveries. Lui prit alors un désir ardent de rentrer en son pays. Ses parents étaient morts, il en avait été informé. Ses sœurs et ses frères s'étaient mariés, il ignorait tout des époux, des épouses, des enfants, de la ferme et des vignes.

Il rédigea un courrier pour Ventadorn, mit de l'ordre dans ces affaires et prit le chemin du retour.

C'était une fin d'après-midi, quand le soleil nimbe la pierre d'orange, puis de rouge.

Le village apparaissait posé sur sa colline, comme une couronne sur la tête d'un géant endormi. Quelques vaches curieuses suivaient du regard le voyageur, sans savoir qu'il était un enfant du pays. Bernat venait de presser le pas. Il avait reconnu la grande bâtisse familiale.

Devant se tenait une femme qui semblait le guetter...

Ils étaient tous là, ses sœurs, Eulalie et Mahaut, ses frères, Maurin et Tancrede et toute une ribambelle d'enfants inconnus dont les traits confirmaient les liens de sang.

Ils avaient dressé une table de fête et l'on fit bombance toute une partie de la nuit. Il y avait tant à dire, tant de questions à répondre, tant de relations à renouer. Pour Bernat, ce fut la plus belle fête à laquelle il participa, car elle était en son honneur et faite de choses simples et fraternelles.

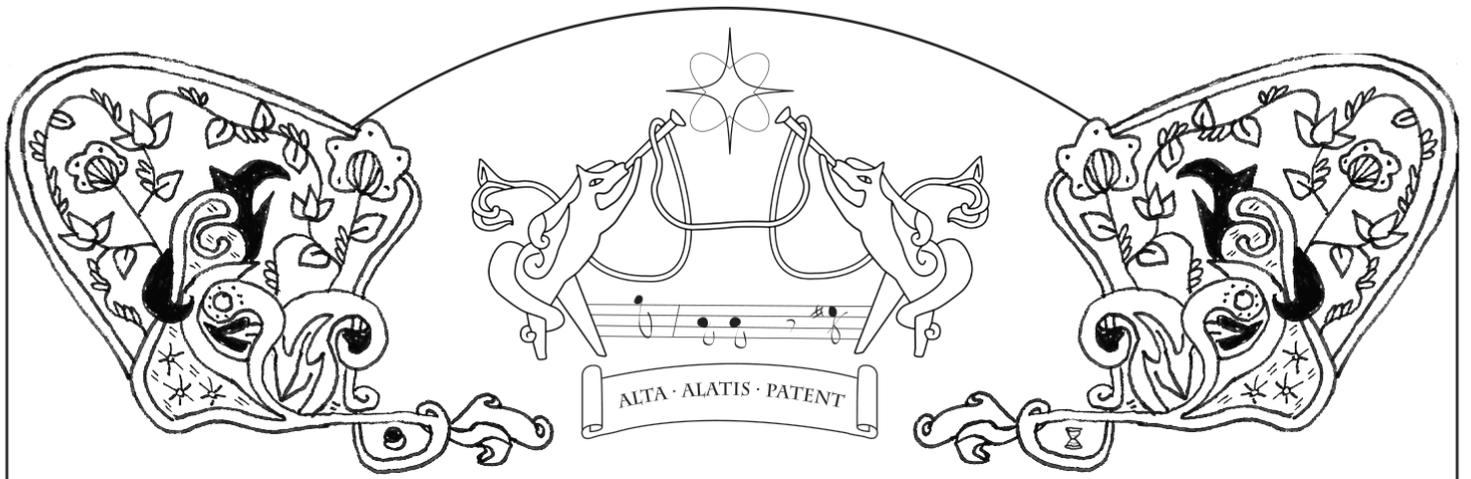
Dans les jours qui suivirent, tandis que les uns et les autres étaient à leur ouvrage, Bernat déambule à travers le village et les campagnes environnantes. Il n'y a pas un lieu, un banc de pierre, un arbre qui ne lui évoque un souvenir précis. Ici, sous le saule pleureur, il avait échangé un baiser prude avec la petite Marie. Là, dans la dévalade du pré-aux-chèvres, il avait failli se rompre le cou. Là encore, devant la grange de la famille Archambault, il se souvient avoir forcé la serrure pour y trouver refuge, une des rares fois où son père avait haussé le ton... Au cimetière, il contemple longuement les stèles de tous ceux qu'il avait connus, et qu'enfant, il croyait immortels. Tout est exactement conforme à ses souvenirs et pourtant si différent...

C'est la première fois qu'il ressent ce curieux sentiment. Mélange de tristesse et d'euphorie.

Il songe : *"Est-ce cela la mélancolie ? Ce mal doux que j'ai eu à soigner si souvent chez autrui ? Mes propres chants de joie pourraient-ils m'en épargner la douleur ?"*

Il ira jusqu'à laisser couler des larmes en débouchant dans la cour, où, jadis, son père allumait le grand feu des veillées. Le rond de lourdes pierres est toujours là et il lui semble que les charbons en son centre sont encore tièdes.





A côté, le jeune arbre d'alors, qui abritait de la chaleur des étés, est maintenant un vieil arbre tordu.

Il avait questionné les anciens du village, la petite Marie avait fait mariage et était partie rejoindre son mari, dans un pays inconnu duquel elle ne revint jamais.

Les semaines ont passé, puis les mois. Bernat a investi ses économies dans l'achat de la ferme de la veuve Duchesne qu'il a fait aménager à sa convenance. L'obsédante question de la vacuité de son existence venait de trouver une réponse. Tout ce qu'il avait fait, tout ce savoir accumulé, l'entière de son art ne pouvait disparaître à sa mort. Il ne serait pas qu'un souvenir vague d'un jongleur de notes, il devait faire plus, et mieux.

Ainsi, sept mois et sept jours après son retour, l'Escole des Troubadours de Ventadorn voit le jour. Au rez-des-prés, le maître habite un logement simple et, contiguë à celui-ci, la grande salle des élèves. Ceux-ci logent à l'étage dans des chambrées de quatre lits.

Chaque jour, on étudie la musique, le chant, la danse, l'écriture, la rhétorique et la poésie...

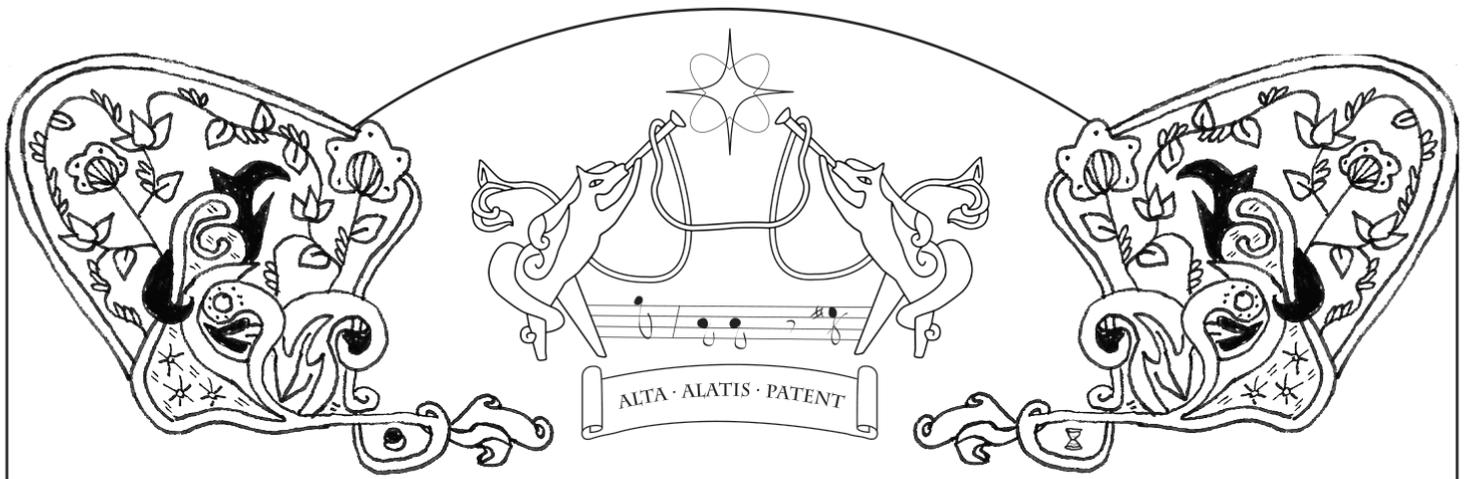
Tous les plus grands troubadours viennent y dispenser leur savoir, et plus encore y rencontrer le maître. Certains sont ses amis, tous ses admirateurs. Albertet de Sisteroun, Blacas de Blacas, Cadenet, disciple du précédent, et bien sûr Gaucelm Faidit, proche voisin et lui aussi Maître de son Escole. Ceux qui pensent que seuls les hommes font profession de ce métier en seront surpris, les femmes excellent dans les arts du jongleur. On les nomme Troubaritz, et d'entre toutes, la plus finaude est Guillelma de Rosers, peu peuvent se prévaloir de l'avoir mouché sur une tensoun tant elle a de la répartie. Mais aucune n'égale Garsende de Sabran qui avait fait la conquête du cœur de Bernat avant même son amitié...

Dix ans après la mort de Bernat, ses anciens élèves se retrouvent à l'Escole. Sous le regard bienveillant du maître, peint de la main du célèbre portraitiste François Gérard, ce sont des moments de joie. Ils avaient convenu que chacun composerait une œuvre, un Omenatge, et qu'ils se livreraient à une amicale compétition.

Marie de Ventadorn avait été une des premières élèves accueillies par Bernat.

Il l'avait prise sous son aile. Outre qu'elle fut une fille du pays, outre qu'elle se prénomma Marie, rappelant au vieux troubadour une autre Marie, elle était vive et pétillante.





Il l'avait considérée comme un grand-père considère sa petite-fille. Sa jeunesse était pleine de promesses, lui qui n'avait plus que des souvenirs et des regrets. Il s'était confié à elle, elle s'était confiée à lui. C'est pour cela qu'elle remporta l'Omenatge, elle savait exactement qui était le maître et de quelle nature étaient les sentiments qui l'animaient.

Et elle avait le savoir et le talent pour le raconter.

*"Il rêvait d'une ville étrangère  
Une ville de filles et de jeux  
Il voulait vivre d'autres manières  
Dans un autre milieu*

*Il rêvait sur son chemin de pierres  
"Je partirai demain, si je veux  
J'ai la force qu'il faut pour le faire  
Et j'irai trouver mieux"*

*Il a fait tout le tour de la terre  
Il a même demandé aux dieux  
Il a fait tout l'amour de la terre  
Il n'a pas trouvé mieux*

*Il a croisé les rois de naguère  
Tout drapés de diamants et de feu  
Mais dans les châteaux des rois de naguère  
Il n'a pas trouvé mieux*

*Il a dit "Je retourne en arrière  
Je n'ai pas trouvé ce que je veux"  
Il a dit "Je retourne en arrière"  
Il s'est brûlé les yeux*

*Il s'est brûlé les yeux  
Sur son lopin de terre  
Sur son vieil arbre tordu au milieu  
Aux reflets de la douce lumière du soir  
Près du feu qui réchauffait son père  
Et la troupe entière de ses aïeux  
Au soleil sur les murs de poussière  
Il s'est brûlé les yeux"*

Le temps a passé, mais aujourd'hui encore les bardes chantent cette chanson dans tout le Valhalla.

[Les murs de poussière \(Remastered\) - YouTube](#)





*Bernat de Ventadorn*